Laura Bellini



Quand on cesse de se presser

Il n'est pas nécessaire de tout partager pour être ensemble

Quand on cesse de se presser

Il n'est pas nécessaire de tout partager pour être ensemble

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384901540

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Des limites sur le papier 12
Chapitre 2 - Une place pour deux 26
Chapitre 3 - Quand le sol se dérobe sous nos pieds 40
Chapitre 4 - Les choses qu'on n'inscrit pas dans son agenda 49
Chapitre 5 - Le droit d'avancer à son propre rythme 60
Chapitre 6 - Le goût du premier baiser 72
Chapitre 7 - Ce qui reste après un baiser 83
Chapitre 8 - Dans son univers 93
Chapitre 9 - Le courage de ne pas tout faire seule 103
Chapitre 10 - Quand la proximité devient un choix 115
Chapitre 11 - Une place pour sa propre vie 126
Chapitre 12 - Le prix de la confiance 137
Chapitre 13 - Tout n'est pas à vendre 148
Chapitre 14 - Une vérité qu'on ne peut pas partager en deux 160
Chapitre 15 - Le prix d'une vie commune 171
Chapitre 16 - Le silence entre deux rives 183
Chapitre 17 - Ce qu'on ne peut pas retenir 193
Chapitre 18 - Le premier pas sans conditions 202
Chapitre 19 - Les deux rives d'une même rivière 213
Chapitre 20 - Quand on cesse de se presser 224

INTRO

Le premier matin au bord du San, je fus réveillée par la pluie, alors que la météo avait annoncé du soleil. Les gouttes frappaient le rebord métallique de la fenêtre avec une régularité obstinée, comme si quelqu'un battait une mesure à laquelle je n'avais aucune intention de me plier. Je restai un moment immobile, les yeux fixés sur la bande de lumière qui filtrait sous la porte de la chambre. Mon téléphone était silencieux, je n'avais aucun rendez-vous prévu avant dix heures et, pourtant, dans ma tête, j'avais déjà réorganisé trois livraisons, appelé le menuisier et modifié la disposition des tableaux sur un mur qui n'avait même pas encore été peint.

J'avais cinquante-six ans et, pendant la majeure partie de mon existence, j'avais considéré ma capacité à anticiper les problèmes comme une qualité. Ce n'était que récemment que j'avais commencé à soupçonner qu'elle pouvait parfois servir à éviter tout ce qui ne se laissait pas inscrire dans un agenda.

Je me levai, enfilai un peignoir en lin et descendis à la cuisine. La petite maison sentait le bois, la terre humide et le café que j'avais préparé la veille dans une cafetière italienne en métal. Je l'avais achetée trois ans plus tôt, lorsque mon mariage s'était définitivement dissous dans les documents administratifs, les estimations immobilières et les conversations menées par avocats interposés. La propriété était modeste, avec une terrasse de guingois et un jardin où les vieux pommiers poussaient selon leurs propres règles. C'était précisément pour cette raison que je l'avais aimée.

Personne ne pouvait me dire que j'aurais dû l'aménager autrement.

Sur la table était déplié le plan de ma galerie estivale.

Au crayon rouge, j'avais marqué les emplacements des tableaux ; au vert, les espaces réservés aux visiteurs. Je comptais transformer l'ancien salon en une petite salle d'exposition consacrée à la peinture contemporaine. La terrasse accueillerait des rencontres avec les artistes en soirée et quelques sculptures résistantes à la pluie prendraient place dans le jardin. Ma galerie de Rzeszów fonctionnait bien, mais depuis quelque temps, il me manquait quelque chose de moins prévisible que la succession des vernissages, des négociations et des échéances de transport.

Ici, je voulais retrouver le plaisir de créer un lieu, plutôt que de me sentir uniquement responsable de son bon fonctionnement.

Le téléphone sonna.

Le prénom de mon amie Marta apparut à l'écran.

— Dis-moi que tu dors encore, lança-t-elle sans même me saluer.

— Cela fait vingt minutes que j'essaie de me convaincre que je me repose.

— Autrement dit, tu es déjà habillée et tu modifies ton planning.

Je baissai les yeux vers le crayon rouge que je tenais à la main.

— Je suis en peignoir.

— Un progrès extraordinaire. Écoute, j'ai parlé à Stanisław hier.

Ma main s'immobilisa au-dessus du plan.

— Quel Stanisław ?

— Irena, nous savons toutes les deux que tu n'en connais qu'un seul dont tu fais semblant d'avoir oublié le prénom.

Je m'approchai de la fenêtre. La pluie avait faibli et une brume basse flottait au-dessus de la rivière. Sur l'autre rive, les arbres dessinaient une ligne verte et irrégulière.

Stanisław Jastrząb.

Je ne l'avais pas vu depuis presque neuf ans. Pourtant, je me souvenais de sa manière calme de parler, de la patience avec laquelle il écoutait les arguments des autres et de cette assurance particulière qui n'avait jamais besoin de hausser le ton. Nous nous étions rencontrés à une époque où nous étions tous les deux occupés à construire notre vie avec d'autres personnes. Il était architecte, un homme doté d'un sens remarquable de l'espace. Il lui suffisait d'entrer dans une pièce pour comprendre immédiatement pourquoi personne n'avait envie d'y rester plus de quelques minutes.

— Comment va-t-il ? demandai-je avec prudence.

— Il a soixante ans, il travaille toujours trop et, paraît-il, il a enfin appris à préparer un risotto convenable. À part ça, il connaît quelqu'un qui pourrait t'aider pour ta terrasse.

— J'ai déjà un artisan.

— Celui qui ne répond plus au téléphone depuis deux semaines ?

Je gardai le silence.

— Irena, tu n'es pas obligée de tout faire toute seule.

— Je sais.

— Tu n'as pas l'air très convaincue.

Je terminai notre conversation en lui promettant de réfléchir à sa proposition. Bien entendu, j'avais l'intention d'appeler d'abord mon propre artisan, puis d'en chercher un deuxième, et seulement en dernier recours d'admettre que Marta avait peut-être raison. Je glissai mon téléphone dans la poche de mon peignoir et sortis sur la terrasse pour vérifier si l'eau s'accumulait de nouveau près de la porte. Les planches étaient glissantes et l'une d'elles émit un craquement inquiétant sous mon pied.

C'est à cet instant que j'entendis une voiture.

Un break bleu marine s'arrêta sur l'étroite route devant la maison. Un homme de grande taille descendit du côté conducteur. Il portait une chemise claire aux manches retroussées, avait les cheveux gris légèrement ébouriffés par le vent et un sac en cuir en bandoulière. Il resta un instant près de son véhicule, examinant la maison avec une attention qui trahissait immédiatement son métier.

Je le reconnus avant même qu'il tourne la tête.

— Ne me dis pas que Marta t'a envoyé ici sans me prévenir, lançai-je lorsqu'il s'approcha du portillon.

Stanisław sourit lentement.

— Bonjour à toi aussi, Irena.

Il avait vieilli depuis notre dernière rencontre, mais les années avaient donné davantage de caractère à son visage. Les rides autour de ses yeux ne ressemblaient pas à des marques de fatigue. Elles semblaient plutôt témoigner du nombre de raisons de sourire qu'il avait trouvées au fil du temps.

— Marta n'a pas le droit d'organiser ma vie.

— Elle m'a dit exactement la même chose. C'est pourquoi je ne suis pas venu à son invitation.

— Alors, à l'invitation de qui ?

Il sortit une feuille pliée de son sac.

— J'ai trouvé ton annonce pour une consultation architecturale concernant un espace d'exposition temporaire. J'y ai répondu hier soir.

Je me rappelai alors un message envoyé par un cabinet dont la signature ne comportait que des initiales. Je n'avais pas encore pris le temps de vérifier le nom de son propriétaire.

— Ce n'est pas tout à fait honnête.

— D'avoir répondu à une annonce ?

— De savoir qui l'avait publiée.

— Et toi, tu n'as pas vérifié qui te répondait. On dirait que nous avons tous les deux pris un risque.

J'ouvris le portillon, sans être encore disposée à reconnaître qu'il avait raison. Stanisław s'engagea dans l'allée, s'arrêta près d'un pommier et regarda vers la rivière. Il demeura silencieux pendant une quinzaine de secondes. Je me souvenais que c'était précisément ce qui m'agaçait chez lui autrefois. Moi, je remplissais le silence de décisions ; lui le laissait s'installer jusqu'à ce qu'il découvre quelque chose qui méritait d'être dit.

— C'est un endroit magnifique, finit-il par déclarer. Mais ta terrasse a besoin de bien plus que de deux planches remplacées.

— Je sais. C'est pour cela que je cherche un consultant, pas quelqu'un qui prendra en charge l'ensemble du projet.

Il m'observa plus attentivement.

— Tu commences toujours tes conversations en définissant ce que l'autre n'a pas le droit de faire ?

Je ressentis une pointe d'irritation, précisément parce qu'il venait de toucher juste.

— Et toi, tu essaies toujours de provoquer les gens avant même d'avoir bu ton café ?

— Seulement ceux dont je garde un très bon souvenir.

Pendant un instant, nous nous regardâmes sans rien dire. Derrière moi, j'entendais l'eau tomber goutte à goutte de la gouttière. Je réalisai soudain que je me tenais devant lui en peignoir, les pieds nus dans des sabots de jardin et les cheveux attachés négligemment sur la nuque. Pourtant, je ne me sentais pas gênée. Ce qui me surprenait davantage, c'était la facilité avec laquelle une ancienne complicité, que je n'avais absolument pas prévue, venait de renaître entre nous.

Je l'invitai à entrer dans la cuisine.

Stanisław retira sa veste mouillée, l'accrocha soigneusement près de la porte et s'assit à table. Il ne toucha pas aux plans, même si je voyais qu'il avait envie de les examiner. À la place, il attendit que je fasse moi-même glisser les feuilles dans sa direction. Ce geste discret me fit plus plaisir que je n'étais prête à l'admettre.

— Dis-moi d'abord ce que tu ne veux surtout pas changer, me demanda-t-il.

Je posai une tasse devant lui.

— La maison. Le jardin. Le caractère de cet endroit. Je ne veux pas d'un pavillon élégant qui prétendrait être quelque chose qu'il ne sera jamais.

— Et qu'est-ce que tu veux ?

Je désignai la porte ouverte donnant sur la terrasse.

— Que les gens viennent ici pour les tableaux et restent parce qu'ils se sentent bien à discuter. Que personne ne soit obligé de se faire passer pour un connaisseur en art. Que ce soit un peu beau et un peu ordinaire.

Stanisław posa les mains sur la table.

— Cela ressemble à quelque chose qui mérite vraiment d'être réalisé.

Il ne l'avait pas dit sur le ton d'un homme qui cherchait à me vendre une prestation. C'était plutôt comme s'il venait de reconnaître un désir que je n'avais encore jamais réussi à exprimer aussi simplement.

Au bout d'un moment, il déplia le croquis et désigna la jonction entre la terrasse et le salon.

— Je peux t'aider. Mais à une condition.

— Je t'écoute.

— Tu ne considéreras pas chacune de mes propositions comme une tentative de te prendre quelque chose.

Je m'adossai à ma chaise.

— Et toi, tu ne considéreras pas que travailler ensemble te donne le droit de décider à ma place.

Son sourire se fit plus chaleureux.

— Marché conclu.

Il tendit la main par-dessus la table. Je la pris, sentant sous mes doigts la rugosité de la peau d'un homme qui, malgré son métier, ne se contentait pas de dessiner des plans. Notre poignée de main fut brève. Suffisamment, pourtant, pour me rappeler depuis combien de temps

personne ne m'avait regardée avec une curiosité aussi franche.

Lorsqu'il retira sa main, mon regard passa de ma liste de tâches méticuleusement établie aux lignes rouges délimitant les espaces de ma future galerie, puis à cet homme qui venait de faire irruption au beau milieu de mon programme parfaitement organisé.

— Stanisław ?

— Oui ?

— Pourquoi es-tu vraiment venu ?

Il cessa de sourire, mais ne détourna pas les yeux.

— Parce qu'en voyant ton nom, je me suis dit que je ne voulais pas laisser passer une deuxième occasion de mieux te connaître.

Dehors, la pluie s'était complètement arrêtée. Le silence s'installa dans la cuisine et, pour la première fois depuis de longs mois, je ne cherchai pas mon agenda pour le remplir de quelque chose d'utile.

Je le regardais, parfaitement consciente que je pouvais encore ramener notre échange sur un terrain strictement professionnel. Il m'aurait suffi d'ouvrir le devis, de désigner un autre mur, de lui demander une date.

Mais ce furent d'autres mots qui sortirent de ma bouche.

— Et si je n'étais plus la femme dont tu te souviens ?

Stanisław repoussa sa tasse sur le côté.

— Irena, tu crois vraiment que je suis venu chercher celle que tu étais il y a neuf ans ?

Chapitre 1 - Des limites sur le papier

Stanisław ne détourna pas les yeux, et je découvris que sa question exigeait de moi davantage de courage que toutes les décisions concernant la galerie. J'aurais pu répondre par une plaisanterie ou lui rappeler qu'il était venu parler d'architecture. Au lieu de cela, je soulevai ma tasse et bus une gorgée de café qui avait eu le temps de refroidir. Il me regardait sans impatience. Il n'avait pas l'air d'un homme qui attendait une confession immédiate, même s'il venait de dire quelque chose que, une heure plus tôt encore, j'aurais jugé déplacé.

— Je ne sais pas qui tu es venu chercher, répondis-je. Mais j'espère que tu t'y connais vraiment en terrasses.

Il eut un petit rire.

— Tu as toujours su choisir la question la moins risquée.

— Et toi, apparemment, tu n'as toujours pas appris à accepter les réponses.

— Je les accepte. Je me souviens simplement aussi de celles que je n'ai pas obtenues.

Je me levai de table en emportant les plans. Ce n'était pas que je souhaitais mettre fin à la conversation. J'avais besoin de bouger, de m'occuper à quelque chose d'ordinaire qui me permettrait de retrouver le sens des proportions. Stanisław Jastrząb était une ancienne connaissance, un architecte et un collaborateur potentiel. Le fait que sa présence semblait modifier la température de la cuisine n'aurait dû avoir aucune importance dans ces circonstances.

Je le conduisis au salon, où devait prendre forme l'espace principal d'exposition. La pièce était presque vide. Trois

tableaux enveloppés d'un film protecteur reposaient contre un mur, des échantillons de couleurs étaient éparpillés sur le sol et les portes-fenêtres ouvertes laissaient entrer l'odeur du jardin humide. Stanisław longea lentement le mur, s'arrêta près de la fenêtre et leva les yeux vers le plafond.

— Combien de personnes attends-tu pour le vernissage ?

— Quarante. Peut-être cinquante, si le temps est favorable.

— Et s'il fait mauvais ?

— Alors tout le monde devra apprendre à s'apprécier un peu davantage.

— Irena.

Je reconnus cette intonation. Elle n'avait rien de sévère, mais elle me demandait de prendre la question au sérieux.

— Trente personnes à l'intérieur, admis-je. Les autres devront attendre sur la terrasse, sous l'auvent.

Stanisław évalua du regard le passage.

— Il te faut une liaison sûre entre les deux espaces. Le seuil actuel posera problème, surtout pour quelqu'un qui se déplace avec une canne ou en fauteuil roulant.

— J'ai prévu son remplacement dans le devis.

— Remplacer uniquement le seuil ne résoudra pas la différence de niveau.

Il sortit un petit mètre de son sac. Je l'observai mesurer la hauteur entre le salon et la terrasse, puis noter le résultat dans un carnet à la couverture sombre. Ses gestes étaient calmes et précis. Il ne cherchait pas à m'impressionner par ses connaissances, ne racontait pas ses réalisations

passées. Il remarquait simplement des choses qui m'avaient échappé jusque-là.

— On peut améliorer l'accès sans reconstruire toute la maison, expliqua-t-il. Mais il faut commencer par la structure de la terrasse et ne réfléchir qu'ensuite à la disposition des œuvres.

— C'est exactement le genre de phrase que je ne voulais pas entendre.

— Je sais.

— Tu n'essaies même pas de me rassurer ?

— Je peux te dire que tout ira bien. Mais dans ce cas, tu ne devrais pas m'engager comme architecte.

Je m'arrêtai près de la commode sur laquelle j'avais disposé les photographies des œuvres prévues pour l'exposition. Parmi elles figurait un tableau de Joanna Radecka, une jeune peintre de Przemyśl. Il représentait une femme debout devant une fenêtre ouverte. On ne voyait pas son visage, mais la façon dont elle posait la main sur l'encadrement exprimait l'attente avec davantage de force que le portrait le plus détaillé.

— Je veux ouvrir la galerie le premier vendredi de juillet, déclarai-je. Les artistes sont invités, j'ai déjà pris des dispositions avec un traiteur et les médias locaux s'y intéressent. Je ne peux pas tout reporter simplement parce que cette terrasse se révèle plus capricieuse que prévu.

Stanisław regarda la photographie du tableau.

— Je ne te propose pas de reporter l'ouverture. Je te propose de vérifier si cette date est réaliste.

— Dans mon métier, les délais deviennent réalistes lorsque les gens cessent de chercher des raisons pour lesquelles les choses ne fonctionneront pas.

— Dans le mien, c'est précisément à ce moment-là que surviennent les erreurs les plus coûteuses.

Je me tournai vers lui. Nous gardâmes tous les deux le silence pendant quelques instants, mais il n'avait rien d'embarrassant. J'avais l'impression que Stanisław me laissait délibérément décider si je voulais poursuivre notre désaccord. Il était étonnant de constater à quel point cela pouvait m'agacer.

— Je n'ai pas l'intention de te laisser prendre le contrôle de ma maison, dis-je.

— Ce n'est pas ce que je te demande.

— Pourtant, tu commences déjà à déterminer l'ordre des travaux.

— Parce que si je dois apposer ma signature sur un projet, je dois pouvoir dire qu'une solution est dangereuse. Même si cela déplaît à la propriétaire.

— Je peux engager quelqu'un d'autre.

— Bien entendu.

Il prononça ces mots sans la moindre menace. C'était précisément pour cette raison que mon argument ne m'apporta aucune satisfaction.

Nous sortîmes dans le jardin, où Stanisław examina les supports de la terrasse. Il s'accroupit près de l'un d'eux, écarta des feuilles mouillées et désigna une partie du bois qui commença à s'effriter sous la pression de l'extrémité de son mètre. Une sensation désagréable me noua l'estomac. Depuis plusieurs semaines, j'avais marché sur ces planches

avec des échantillons de peinture dans les mains, le téléphone à l'oreille et la tête remplie de projets. Il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'une structure qui paraissait solide pouvait en réalité nécessiter une réparation immédiate.

— Pour le moment, n'utilise pas cette partie, dit-il.

— C'est si grave ?

— Je ne connais pas encore l'étendue des dégâts. Mais je ne vais pas faire comme si le fait de l'ignorer garantissait ta sécurité.

Je m'accroupis à côté de lui. De près, je distinguai une ligne sombre qui courait le long du bois ainsi que de l'humidité sous une couche de vieille peinture. Stanisław se décala pour me permettre de mieux voir, sans chercher à m'écarter. Il m'expliqua ce qu'il faudrait dégager et examiner, ainsi que les éléments qu'on ne pourrait évaluer qu'après avoir retiré quelques planches.

— Je pourrais renoncer à la terrasse, dis-je.

— Tu pourrais. Mais tu perdrais alors une partie de ce que tu viens toi-même de désigner comme le plus important.

Je regardai la rivière. Derrière le jardin, le San coulait paisiblement, comme s'il se moquait de mes échéances et de mes dépenses. C'était précisément pour cette vue que j'avais acheté la maison. Je voulais que les visiteurs puissent sortir de la galerie, se tenir parmi les arbres et contempler l'eau pendant quelques instants. Sans se presser, sans se sentir obligés de commenter les œuvres.

— Combien de temps te faut-il pour faire ton évaluation ?

— Deux jours pour les vérifications et une première proposition. Ensuite, nous en saurons davantage.

— Deux jours, c'est long.

— Je sais que pour toi, cela représente presque une éternité.

Je lui lançai un regard sévère, mais son sourire ôta toute méchanceté à cette remarque.

Nous retournâmes dans la cuisine avec des chaussures mouillées et un nouveau problème à résoudre. Stanisław déplia devant moi un croquis sur lequel il avait indiqué les endroits à vérifier. Il souhaitait également examiner l'installation électrique du salon et savoir quel éclairage j'avais prévu au-dessus des tableaux. À chaque question, je découvrais que ma vision, aussi séduisante fût-elle sur le papier, avait encore besoin de nombreuses réponses concrètes.

— Pourras-tu travailler avec l'entrepreneur que je choisirai ? demandai-je.

— S'il est compétent et respecte les règles de sécurité.

— Et si sa manière de travailler ne te convient pas ?

— Je t'expliquerai pourquoi. Ensuite, tu prendras ta décision.

— À condition qu'elle ne soit pas contraire à ton avis ?

Stanisław posa son crayon.

— Irena, je ne cherche pas à gagner des disputes contre toi. Je veux que les gens puissent accéder à cette terrasse en toute sécurité. Ce n'est pas la même chose.

J'éprouvai un léger embarras. Non parce qu'il avait été désagréable, mais parce qu'il était raisonnable. Pendant mon mariage, de simples réserves exprimées calmement avaient trop souvent marqué le début de longues luttes de pouvoir. J'avais appris à répondre avant même que mon interlocuteur ait terminé sa phrase. Après le divorce, je m'étais promis de

ne plus jamais laisser quelqu'un prendre des décisions à ma place.

Mais Stanisław n'essayait pas de le faire.

— Très bien, dis-je après un moment. Tu prépareras un premier avis, une description des travaux nécessaires et un devis pour tes honoraires. Sans commander de matériaux ni contacter d'entrepreneurs en mon nom.

— D'accord.

— Je valide personnellement toutes les dépenses.

— C'est ton projet.

— Et si j'estime que la solution proposée coûte trop cher ?

— Nous en chercherons une autre. Ou je te dirai franchement que je n'en connais pas de moins chère qui respecte les exigences.

Il fit tourner son crayon entre ses doigts pendant quelques instants. Puis il me regarda avec une expression que je ne sus pas immédiatement déchiffrer.

— J'ai encore une condition.

Je soupirai.

— Évidemment.

— Tu ne feras pas semblant de tout savoir lorsque tu ignores quelque chose.

— Voilà une proposition assez effrontée.

— Je sais. Mais je peux accepter la même règle pour moi-même.

Je l'observai avec un amusement réticent. Neuf ans plus tard, Stanisław savait manifestement toujours comment me déstabiliser sans élever la voix.

— Dans ce cas, toi non plus, tu ne feras pas semblant d'avoir toujours raison.

— Ce sera plus difficile pour moi que tu ne l'imagines.

J'éclatai de rire avant de pouvoir me retenir.

Vers midi, Natalia, mon employée de la galerie de Rzeszów, m'appela. Le fournisseur de cadres s'était trompé dans les dimensions et l'une des artistes souhaitait modifier la date d'enlèvement de ses tableaux. Pendant dix minutes, je discutai au téléphone tout en consultant mes messages et mes notes. Lorsque je raccrochai, Stanisław était assis à table et feuilletait le catalogue d'une exposition que j'avais posé plus tôt près des plans.

— Tu n'étais pas obligé de m'attendre, lui dis-je.

— Je voulais voir comment tu travailles.

— Et alors ?

— Tu mènes toujours trois conversations en même temps. Seulement, maintenant, tu le fais avec encore plus d'efficacité.

— C'est un compliment ?

— Une observation.

Je refermai mon ordinateur portable.

— Tu sais ce que j'aime le plus dans mon travail ? C'est que lorsqu'une chose est terminée, je peux réellement en voir le résultat. Le tableau est accroché, la lumière tombe exactement comme je le voulais, les gens commencent à discuter. Pendant quelques minutes, tout prend son sens.

— Et ensuite ?

— Ensuite, je commence à préparer l'événement suivant.

Stanisław referma doucement le catalogue.

— C'est peut-être pour cela que tu as tant de mal à remarquer qu'une chose a déjà été réussie.

Ses paroles m'arrêtèrent plus efficacement que ses critiques concernant la terrasse. Je ne répondis pas immédiatement. Je revis mentalement le dernier vernissage de Rzeszów, une soirée réussie pendant laquelle, au lieu de discuter avec les invités, j'avais corrigé la liste des personnes à convier à l'événement suivant. Je me rappelai également Marta me disant que je devrais, au moins une fois, rester jusqu'à la fin de ma propre réception.

— Tu es venu concevoir une galerie ou analyser mes habitudes ?

— Il semblerait que je fasse la seconde chose gratuitement.

Je souris malgré moi.

Stanisław referma son carnet, rangea son mètre dans son sac et prit sa veste. Je ne cherchai pas à le retenir. Je savais que nous avions tous les deux besoin d'un peu de temps pour considérer cette rencontre inattendue avec davantage de recul.

Près de la porte, il s'arrêta pourtant et regarda un tableau appuyé contre le mur. C'était une petite œuvre de Joanna Radecka représentant deux chaises vides installées côte à côte dans un jardin.

— Ce tableau fera partie de l'exposition ?

— Oui. Pourquoi ?

— Parce que les chaises sont proches, mais ne se font pas face. Elles regardent dans la même direction.

— Et alors ?

— Rien. J'aime simplement cette idée.

Je m'approchai. J'avais moi-même choisi ce tableau pour sa lumière, mais je ne m'étais jamais interrogée sur la disposition des chaises. Stanisław n'essayait pas de lui imposer une signification unique. Il venait de me montrer quelque chose que je n'avais pas remarqué, puis me laissait libre de ma propre interprétation.

— Je reviendrai demain à neuf heures, dit-il.

— À dix heures. J'ai un entretien avec Natalia à neuf heures.

— Dix heures.

— Et apporte les documents nécessaires pour que je sache ce que je paie.

— Bien sûr.

J'ouvris la porte. L'air était frais après la pluie et les premiers espaces lumineux commençaient à apparaître entre les nuages.

Stanisław s'arrêta sur le seuil et m'adressa un léger sourire.

— Je suis heureux que tu aies répondu à ma question.

Je fronçai les sourcils.

— À quelle question ?

— Celle de savoir si tu es vraiment devenue une autre femme.

— Mais je n'ai pas répondu.

— C'est précisément pour cela que je sais que oui.

Avant que je trouve une réplique appropriée, il se dirigea vers sa voiture. Je restai sur le pas de la porte, le regardant contourner prudemment une flaque près du portillon. Il ne se

retourna qu'après avoir ouvert la portière. Alors, il leva brièvement la main pour me saluer.

Je rentrai dans la maison et refermai la porte derrière moi. Les plans étaient toujours étalés sur la table, désormais enrichis de ses annotations. Pendant un long moment, j'observai les lignes irrégulières tracées au crayon. Elles étaient pratiques, sans fioritures, et pourtant elles transformaient toute ma vision.

Je pris mon téléphone pour enregistrer notre prochain rendez-vous. Devant le nom de Stanisław, j'hésitai, me demandant si je devais simplement inscrire « architecte ». Finalement, j'enregistrai son prénom et son nom.

Puis je reposai mon téléphone et m'autorisai quelques minutes à ne faire absolument rien.

Le lendemain, il arriva à dix heures précises, avec deux catalogues de matériaux et son ordinateur portable. De mon côté, j'étais encore mieux préparée. Sur la table l'attendaient les titres de propriété, le plan du bâtiment, des photographies des installations ainsi qu'un budget détaillé que j'avais établi la semaine précédente. J'avais enfilé une chemise blanche et un pantalon sombre, comme si je cherchais à me convaincre que notre rendez-vous était exclusivement professionnel.

Stanisław regarda les documents préparés, puis moi.

— Je vois que j'ai affaire à une cliente sérieuse.

— Et très exigeante.

— Cette précision était parfaitement inutile.

Cette fois, je ne répondis pas par une provocation. Je lui indiquai une chaise et m'assis en face de lui. Pendant plus d'une heure, nous examinâmes l'étendue des travaux, les

solutions envisageables et leurs coûts. Je fus surprise de constater qu'il ne cherchait pas à me convaincre de choisir les matériaux les plus chers. À plusieurs reprises, il proposa lui-même des solutions plus simples, expliquant pourquoi elles pourraient mieux convenir à une petite maison au bord de la rivière.

Lorsqu'il suggéra de réduire le nombre de points lumineux, je protestai.

— Les tableaux ont besoin de lumière.

— Bien sûr. Mais ils ont aussi besoin d'ombre. Sinon, tout ressemblera à un magasin de luminaires.

J'examinai son croquis. Au lieu d'éclairer uniformément tout le salon, il proposait de créer quelques espaces plus apaisés où le regard pourrait se reposer.

— Cela pourrait fonctionner, reconnus-je.

Stanisław haussa les sourcils.

— Dois-je noter la date ?

— Ne prends pas de mauvaises habitudes.

Il sourit et se remit à dessiner.

À midi, nous disposions déjà d'un premier plan. Stanisław referma son ordinateur et tendit la main vers sa tasse. Je remarquai qu'il avait l'air fatigué. De légères ombres marquaient le dessous de ses yeux, ce que je n'avais pas observé la veille.

— Tu as mal dormi ? demandai-je.

— J'avais un peu de travail hier soir. Rien de particulier.

— Tu n'as pas l'air d'un homme qui sait se reposer.

— Et toi, tu en as l'air ?

Je souris, acceptant le coup.

— Voilà précisément pourquoi nous ne devrions pas parler de cela.

Stanisław s'adossa à sa chaise. Pendant un moment, il contempla le jardin.

— Tu sais ce dont je me souviens à propos de notre dernière rencontre ? demanda-t-il.

— Que nous nous étions disputés sur la disposition des chaises pendant une réception ?

— Non. Tu m'avais dit qu'un jour, tu aimerais avoir un endroit où personne ne serait pressé.

Je le regardai, surprise.

— Tu te souviens vraiment de cela ?

— Oui.

— Pas moi.

— Peut-être parce qu'à l'époque, tu étais terriblement pressée.

Je ne savais pas quoi répondre. Neuf ans plus tôt, j'étais encore mariée, je dirigeais la galerie et j'essayais de maintenir ensemble les morceaux d'une existence qui commençait déjà à se fissurer. Je n'aurais jamais imaginé que quelqu'un puisse retenir une de mes phrases lancées presque par hasard.

— C'est exactement ce que cet endroit devait devenir, murmurai-je.

Stanisław regarda le jardin.

— Alors faisons en sorte qu'il le devienne vraiment.

À partir de cet instant, il me fut plus difficile de le considérer uniquement comme un architecte. Non parce qu'il avait franchi une quelconque limite. Au contraire, parce